

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ BOTANIQUE
DE LYON

SEPTIÈME ANNÉE. — 1878-1879

MÉMOIRES

COMPTES RENDUS DES SÉANCES



LYON
SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
AU PALAIS-DES-ARTS, PLACE DES TERREAUX

1880

NOTE

SUR

QUELQUES PLANTES TROUVÉES AU PIC DE LA MEIJE

PAR

M. CARRET

Il y a un mois, j'assistais à la réunion mensuelle du Club alpin (section de Lyon). Au début de la séance je fus assez surpris de voir quelques plantes circuler sous les yeux des membres de la réunion : je dis surpris, car depuis plus d'un an, c'étaient les premières fleurs que je voyais apparaître sur la table des séances du Club alpin, et je pourrais ajouter que c'était aussi la première fois que j'allais en entendre parler dans les comptes rendus faits par ses membres.

Ces plantes étaient présentées par M. P. Guillemain ; il les avait récoltées dans son ascension du grand pic de la Meije, à une hauteur de 3,754^m au-dessus du niveau de l'Océan. Des plantes à 3,754^m ! La végétation à une pareille altitude m'a paru constituer un fait curieux, exceptionnel, plus capable d'intéresser les membres d'une Société botanique, que ceux d'un Club alpin. J'ai donc prié M. P. Guillemain de vouloir bien me céder ses plantes pour quelques jours, afin de pouvoir vous les montrer.

Elles sont au nombre de trois : *Linaria alpina*, *Eritrichium nanum* et *Saxifraga oppositifolia*. Ce sont trois espèces alpines assez répandues sur les hautes montagnes du Dauphiné. Au premier aspect, elles n'ont rien de bien flatteur : la dessiccation et l'arrangement laissent à désirer. Ce qu'il faut d'abord remarquer, c'est que les tiges sont moins développées, et les fleurs beaucoup plus petites et plus délicates que dans les types ordinaires. Elles ont un aspect rachitique, étioilé, qui

provient, sans nul doute, de l'altitude à laquelle elles se sont développées.

Le *Linaria alpina* D C. abonde dans les Alpes, sur les terrains mouvants au-dessous des glaciers et dans les pentes schisteuses tout récemment encore couvertes de neige. Il habite aussi les Pyrénées et les hauts sommets du Jura; il manque dans les Vosges et les Cévennes. Cette espèce descend quelquefois, entraînée par les pluies, jusqu'au fond des vallées. On l'a même vue dans les îles du Rhône, en amont de Lyon; elle y aurait été charriée des Alpes de la Savoie, par les eaux de l'Arve, affluent du Rhône. Je n'ai pas entendu dire qu'elle y ait été trouvée depuis la fondation de notre Société Botanique.

L'*Eritrichium nanum* Schrad., ou *Myosotis nana* Vill., est beaucoup moins répandu que l'espèce précédente. Sa station varie moins; je ne crois pas qu'il descende bien au-dessous de 2,000^m. Le 10 août 1877, je l'ai récolté abondamment à une altitude moyenne de 2,300^m sur les flancs escarpés et schisteux du Combeynot, qui font face à l'Hospice du Lautaret. On éprouve un vif plaisir à cueillir pour la première fois cette rare et intéressante Borraginée. D'après le *Sylloge* de Nyman, cette espèce serait particulière aux Alpes centrales de l'Europe (Alpes de France, de Suisse, d'Autriche... etc). Elle manque dans les Pyrénées. Grenier et Godron l'indiquent à Belledonne, Taillefer, Lautaret, mont Pelvoux et mont Viso.

Le *Saxifraga oppositifolia* L. dont les tiges serrées, légèrement rampantes et terminées par une fleur rose-violacée, forment sur les rochers des Alpes et des Pyrénées de petits gazons d'un vert-sombre, habite un peu partout sur les hautes cimes du Dauphiné. M. le docteur Saint-Lager, dans son *Catalogue de la Flore du bassin du Rhône*, l'indique au Grand Som, Lautaret, Galibier, Bérarde-en-Oisans, mont Genève, mont Viso, mont Ventoux... dans tout le massif du Mont-Blanc, au Colombier, dans le Jura... etc. L'exemplaire que je vous présente est très-peu développé; sa taille naine et compacte lui donne assez l'aspect d'un *Androsace*, ce qui explique l'erreur commise dans la première détermination.

Le Glacier Carré (ainsi nommé de sa forme quadrangulaire) d'où proviennent ces trois plantes, est situé à 230^m au-dessous de la Grande Meije. Ceux de mes collègues qui ont séjourné

au Lautaret connaissent certainement la Meije : ils se rappellent cette grande montagne qui s'élève au sud-ouest, de l'autre côté de la Romanche, masse gigantesque au front déchiqueté, surmonté de deux dents coniques et ardues (grande et petite Meije), aux flancs sombres et perpendiculaires, dont les pieds plongent de toutes parts dans d'immenses et insondables glaciers.

Il est souvent question de la Meije dans l'Annuaire du Club alpin de Lyon. Cette montagne, qui pendant dix ans avait résisté à toutes les tentatives d'ascension faites par des centaines de touristes de toute nationalité, fut enfin vaincue le 16 août 1877, par un jeune Lyonnais de 19 ans, M. Boileau de Castelnau. La route tracée, son exemple fut bientôt suivi, et le 12 août 1878, M. P. Guillemin arrivait lui aussi, après beaucoup de fatigues, au sommet du pic de la grande Meije (3,987^m). Il était le troisième qui escaladât ce Pic, que d'autres alpinistes moins heureux avaient surnommé la Jungfrau (la vierge) du Dauphiné. Il y avait été précédé, un mois auparavant, par un alpiniste anglais, M. Coolidge.

M. P. Guillemin est un des rares membres du Club alpin, qui tout en grim pant et escaladant les cimes les plus inaccessibles, cherchent, observent et étudient, qui, dans leurs courses à travers les Alpes, savent en même temps se récréer, s'instruire et ne pas séparer, selon l'expression du poète, l'utile de l'agréable « *miscuit utile dulci.* » C'est ainsi qu'il a photographié plusieurs points de son ascension, notamment une partie du Glacier Carré et la station des trois plantes qui nous occupent.

Lorsqu'il a su que je devais les montrer à mes collègues de la Société botanique, il s'est empressé de m'envoyer cette photographie avec une vue générale de la Meije, prise du glacier des Etançons, du côté occidental, le tout accompagné d'une lettre dans laquelle il donne sur la découverte et la station des trois plantes des détails très-intéressants...

Ainsi, Messieurs, c'est bien entendu, si quelqu'un parmi vous a encore des doutes sur l'altitude de ces trois espèces, il n'aura qu'à tenter, l'été prochain, l'ascension de la Meije. Les indications données par M. P. Guillemin sont précises ; le Glacier Carré est sur le chemin, il y arrivera donc infailliblement et retrouvera probablement aussi la station des plantes en question.

Maintenant que faut-il conclure de la présence du *Linaria alpina*, de l'*Eritrichium nanum* etc., au Glacier Carré? Quelle est bien l'extrême limite supérieure à accorder au règne végétal dans nos Alpes françaises? Il y a là, ce me semble, une étude aussi curieuse qu'intéressante à faire. M. l'abbé Chaboisseau fixe, comme vous venez de l'entendre, cette limite à 3,200^m. En est-il parmi vous qui aient quelques données sur cette question!

Pour mon compte, je n'y avais jamais, avant ces derniers jours, sérieusement songé: je puis cependant apporter quelques souvenirs qui ne vous paraîtront pas infirmer les observations de M. l'abbé Chaboisseau.

Au mois d'août 1877, je passai dix-huit mois au col du Lautaret, à herboriser sous la conduite de mon vénérable ami et ancien professeur, M. l'abbé Chanrion, qui avait déjà fait deux longs séjours en cet endroit et qui connaît parfaitement toutes les localités intéressantes à explorer. Chaque jour voyait une excursion nouvelle, et trois fois nous poussions nos herborisations à une altitude approchant 3,000^m, au Grand-Galibier, aux Trois-Evêchés et au Combeynol, que je citais tout à l'heure à propos de l'*Eritrichium nanum*. Au terme de ces trois courses nous ne trouvions plus guère que des Androsaces, des Saxifrages abritées ou cachées dans les anfractuosités des rochers, et quelques petits gazons du pâle *Cherleria sedoides*, rares et bien maigres vestiges de cette végétation que nous admirions si luxuriante à quelques centaines de mètres au-dessous.

Aux dernières vacances j'ai fait l'ascension du Titlis, point culminant des montagnes du canton d'Unterwald, d'où l'on jouit d'un des plus beaux panoramas de la Suisse. L'altitude du Titlis est de 3,240^m, mais la limite extrême de la végétation n'y dépasse pas 2,700^m. Toute la partie supérieure de la montagne, sur une largeur de 500 à 600^m, n'est qu'un immense champ de neige et de glace, qui ne fondent jamais. Trois ou quatre rochers émergent de cette vaste surface blanche; mais on y chercherait en vain le plus léger vestige de végétation, du moins phanérogamique. Le *Thlaspi rotundifolium* Gaud. est la dernière espèce que j'ai remarquée à la limite inférieure des neiges; il était assez abondant sur un terrain mouvant et

recouvert en grande partie par les débris d'une roche schisteuse.

Si toutes les montagnes avaient la forme conique et l'inclinaison du Titlis, il serait facile de connaître approximativement la limite supérieure du règne végétal dans les Alpes, et particulièrement à la Meije. Et en effet, la limite rationnelle où doit cesser toute végétation est celle où commencent les neiges perpétuelles. Or cette limite est facile à déterminer : elle varie suivant le degré de latitude. On comprend que la limite inférieure des neiges perpétuelles ne doive pas être à la même altitude dans les montagnes de l'Atlas, en Afrique, que dans les Dofrines, en Scandinavie. Plus on se rapproche de l'équateur, plus cette limite est élevée.

Permettez-moi de vous citer ici quelques-unes des observations données à ce sujet par l'Annuaire du Bureau des Longitudes et répétées par tous les géographes :

0° de latitude	=	4,800 ^m	limite inférieure	des neiges.
20°	—	= 4,600	—	—
45°	—	= 2,550	—	—
60°	—	= 1,500	—	—
78°	—	= 300	—	—

Quito, dans l'Équateur, est situé à 2,908^m sur les flancs du Pichincha, dans les Andes. Bogota est à 2,643^m.

Or, pour en revenir à notre sujet, la Meije est placée à peu près sous le 45° de latitude nord. La limite inférieure des neiges éternelles devrait donc commencer à 2,600^m, mais la Meije est comme toutes les montagnes d'une grande élévation : ses flancs sont presque tous taillés à pic et d'une inclinaison telle que les neiges, n'y pouvant trouver un point d'appui, roulent plus bas et s'entassent dans les vallées pour y former des glaciers, quelquefois bien inférieurs à 2,600^m. Mais là, dans ces parois presque verticales, sur ces flancs dénudés des rochers des Alpes, où la neige et la glace ne peuvent rester, parcequ'elles n'y trouvent point un arrêt suffisant ou parcequ'elles y sont sans cesse balayées par les vents et les orages, là, dis-je, dans la roche même, il peut se rencontrer une cavité, une petite anfractuosité suffisamment abritée, où quelque être peu difficile du règne végétal, une Saxifrage ou Androsace, trouvera un peu de terre et un milieu convenable à son développement. C'est

ainsi, ce me semble, qu'il faut expliquer la présence du *Linaria alpina*, de l'*Eritrichium* et du *Saxifraga oppositifolia* à l'entrée du glacier Carré, à une altitude de 3,750^m.

Je ne veux pas terminer cette communication sans former ici un vœu à propos de l'Alpinisme qui m'a valu l'honneur de vous entretenir ce soir. — L'Alpinisme, à mon avis, a jusqu'ici trop exclu la science. L'Alpiniste, dans ses courses au sommet des montagnes, dans ses ascensions hardies, foule au pied, sans y prendre garde, les richesses que la Flore et la Faune étalent à chacun de ses pas. Une plante au port étrange, un insecte aux couleurs éclatantes peut bien éveiller son attention et lui arracher peut-être un cri d'admiration ; mais c'est tout ; il ne songe même pas à savoir le nom de cette plante ou de cet insecte. L'Alpiniste cherche avant tout les grandes émotions ; il grimpe par passion, comme le botaniste cherche une plante ou l'entomologiste un insecte ; ou bien il escalade un pic pour la gloire de l'avoir escaladé avant tout autre. L'Alpiniste n'observe pas assez. Mais j'ose espérer que lorsqu'il ne lui restera plus aucune cime à atteindre, lorsque les Alpes n'auront plus rien d'inconnu à opposer à sa dévorante activité, alors ses yeux s'abaisseront peut-être sur les animaux, les plantes, les minéraux et les roches. Je voudrais, en un mot, que tout Alpiniste fût aussi quelque peu entomologiste, botaniste ou géologue. Car l'Alpinisme, j'en ai la conviction, est appelé à étendre le domaine de l'Histoire naturelle et à rendre d'immenses services à l'étude des diverses branches de cette science, et tout spécialement à l'étude de la Botanique.